



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 27-46

Claude Cahen

Un récit inédit du vizirat de Dirghām.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ?????? ??? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
??? ???? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????? ?????????????		
???????????? ?????????? ??????? ?????? ?? ??? ????????? ??????:		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

UN RÉCIT INÉDIT DU VIZIRAT DE DIRGHĀM

PAR

CLAUDE CAHEN

J'ai indiqué il y a bien longtemps ⁽¹⁾ que la Chronique d'Ibn al-Furāt ⁽²⁾, pour son histoire des Fātimides au VI/XII^e siècle ⁽³⁾, reposait sur des sources en partie perdues, surtout Ibn Ṭuwayr et, à la fin, Ibn abī Ṭayyī ⁽⁴⁾ qui, bien qu'également utilisées par quelques autres historiens ⁽⁵⁾, se trouvaient dans l'ensemble plus fidèlement reproduites par le premier. J'espère pouvoir donner enfin bientôt, avec l'aide, de collaborateurs, l'édition générale de toutes les parties pour nous originales de l'histoire de la Syrie d'une part, de l'Égypte d'autre part dans Ibn al-Furāt — elles sont nettement distinguées dans le texte et reposent sur des sources presque complètement différentes — pour les deux premiers tiers du siècle considéré ⁽⁶⁾. En même temps est préparée par une de mes étudiantes l'édition de la partie correspondante, récemment retrouvée ⁽⁷⁾, de l'Histoire des Fātimides de Maqrīzī, qui est en quelque mesure

⁽¹⁾ *Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers Fatimides*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* XXXVII/1937.

⁽²⁾ Sur celle-ci voir encore, provisoirement ma note dans les *Comptes-Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions*, 1935.

⁽³⁾ La partie de la Chronique d'Ibn al-Furāt consacrée au V/XI^e s. n'a peut-être jamais été composée.

⁽⁴⁾ Sur ces auteurs voir, outre l'article cité n. 1, mon livre *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, 1940, Introduction, p. 55-56.

⁽⁵⁾ Assez curieusement uniquement, en ce qui concerne Ibn Ṭuwayr, les historiens tardifs d'époque circassienne, Maqrīzī, Ibn Taghribardī et déjà un peu, avant eux, Ibn Khaldūn.

⁽⁶⁾ L'Histoire d'Ibn al-Furāt ne nous est

dans l'ensemble parvenue que par la série unique des manuscrits autographes dont la majorité se trouve à la Bibliothèque de Vienne. Le volume commençant à l'an 563 vient d'être publié par Ḥasan Muḥammad al-Shammā', Basra 1386/1967; les volumes conservés d'époque mameluke, plus éloignés de notre objet présent, l'avaient été plus anciennement par Qustantin Zurayk et des collaborateurs.

⁽⁷⁾ Bien que signalée par moi en appendice à l'article cité n. 1, elle est restée inconnue du regretté Djamāl al-dīn al-Shayyāl lorsqu'il a donné sa réédition de la partie, jusqu'alors seule connue, qui traite des premiers Fātimides; il l'a connue par la suite, et, ces dernières années, on a commencé à la citer (voir par exemple H. R. IDRISS, dans *Arabica* XII/1965, 3).

apparentée à celle d'Ibn al-Furāt. Je donne aujourd'hui un passage particulier, emprunté par Ibn al-Furāt à un opuscule qu'il cite uniquement en cet endroit, et qui par conséquent peut être détaché du reste. Il se peut que l'opuscule en question ne soit pas resté inconnu de quelques autres compilateurs, mais la chose est douteuse, et, de toute façon, là seulement il paraît avoir été transcrit de façon à peu près complète ⁽¹⁾. S'il ne révolutionne pas l'histoire, et si le préambule en est peu important, ce qui s'y rapporte au vizirat de Dirghām entre dans des détails particuliers et porte l'incontestable cachet du directement vécu. Peut-être trouvera-t-on qu'il ne s'agit pas à proprement parler du Caire en ces pages ; du moins les choses se passent-elles au Caire, et il m'a été impossible, dans le temps dont je disposais, de trouver à faire mieux pour ne pas être absent de ce Millénaire. Puissent les Cairotes présents et passés me savoir gré au moins de l'intention. . . .

Je rappelle les événements. La dynastie fatimide, malgré son origine étrangère à l'Égypte et le caractère de la doctrine isma'ïlienne qu'elle professait mais n'avait jamais pu faire adopter à la population, avait eu son siècle de gloire, et avait pour la première fois depuis l'incorporation du pays à l'Empire d'Alexandre permis à l'Égypte de faire vraiment figure de puissance pour elle-même. Cependant le milieu du v^e/xi^e siècle avait marqué pour elle le début d'un déclin qui avait été retardé par le savoir-faire et l'énergie du vizir Badr al-Djamālī et de ses premiers successeurs et, sur le plan extérieur, paradoxalement, par la fondation des États des Croisés qui s'étaient interposés entre l'Égypte et les dynamiques États turcs postseldjuquides de la proche Asie musulmane. Au milieu du vi^e/xii^e siècle, cependant, l'anarchie était maîtresse de nouveau du pays, les vizirs défaisaient les vizirs, les Francs et les Zenghides de Syrie regardaient avec un œil d'envie le riche pays qui paraissait pouvoir être si facilement la proie de celui qui aurait l'audace de le conquérir. Le dernier vizir à avoir eu force et prestige, au nom de Califes pratiquement inexistantes, Ṭalā' b. Ruzzik, mourait assassiné peu après l'avènement d'al-Āḍid, le Calife qui devait être le dernier représentant de la dynastie ⁽²⁾. Au fils de Ṭalā', al-Āḍil, s'opposa le

⁽¹⁾ Maqrīzī, directement ou non, paraît le résumer dans ses *Khīṭat* II, 12-13 et il est possible (v. *Quelques chroniques anciennes . . .*, BIFAO XXXVII, p. 15 et p. 16 n. 1) qu'il ait été connu d'Ibn Muyassar (partie perdue).

⁽²⁾ Le récit d'Ibn abī Ṭayyī est depuis

longtemps connu par les citations qu'en fait Abū Shāma ; mais les emprunts d'Ibn al-Furāt sont de temps en temps plus complets. Le récit d'Ibn Ṭuwayr est, moins complètement que dans Ibn al-Furāt, dans Ibn Taghribardī et par fragments dans Maqrīzī.

gouverneur de Haute-Egypte, Shāwar, qui prit le pouvoir en 558/1163 ; mais pour se le faire arracher au bout de quelques mois par un de ses propres officiers, ancien client d'al-ʿĀdil, Dirghām. Comme l'on sait, Shāwar cependant, au lieu de mourir assassiné lui aussi, s'enfuit en Syrie auprès du puissant Zenghide Nūr ad-dīn ⁽¹⁾, qui envoya son lieutenant kurde Shīrkūh (l'oncle de Ṣalāḥ al-dīn) remplacer le vizir déchu sur son siège. Tel fut le début des interventions étrangères qui devaient rapidement amener la chute des Fatimides et le retour de l'Égypte au sein de la famille musulmane sunnite. Et c'est au milieu de ces faits que nous place le récit qu'on va lire maintenant.

Il se situe en 559, bien que le début, rétrospectivement, concerne l'année antérieure. En 557 et 558 Ibn al-Furāt a raconté la chute de Ṭalāʾī, puis de son fils al-ʿĀdil Ruzzīk, le vizirat de Shāwar et celui de Dirghām, essentiellement en mêlant une version, ici anonyme mais presque sûrement due à Ibn Ṭuwayr, et celle que la comparaison avec notre texte d'Abū Shāma prouve être d'Ibn abī Ṭayyī ; il donne aussi quelques variantes localisées provenant d'Ibn al-Athīr, d'Ibn Khallikān (qui les tire de Djamāl al-dīn Ibn Zāfir al-Azdī, conservé mais inédit), et de Shāfi' b. ʿAlī (qui les tire d'al-Makīn b. al-ʿAmīd, lequel lui-même les doit au *Taʾrīkh Ṣāliḥī* d'Ibn Wāṣil) ⁽²⁾. Puis, à l'année 559, Ibn al-Furāt donne de l'expédition de Shāwar et Shīrkūh en Égypte le récit dû à Ibn abī Ṭayyī que nous pouvons lire aussi bien chez Abū Shāma ⁽³⁾. C'est à ce moment qu'alors il introduit ce qui suit (je respecte le style et l'orthographe à l'exception de quelques hamza trop déroutants). « J'ai vu dans un volume élégant que son auteur a appelé *Nouvelles d'Égypte : discordes et guerres intervenues entre rois et Califes depuis le temps d'al-Āmir jusqu'à celui de Shīrkūh*, volume dont l'auteur est inconnu, ce qui suit, que j'ai transcrit :

Al-Ṣāliḥ b. Ruzzīk, vizir d'Égypte, avait convenu avec les Francs de leur faire porter annuellement un tribut de trente-trois mille dinars prélevés sur des recettes nouvelles,

⁽¹⁾ Voir maintenant sur l'ensemble du règne de celui-ci l'ouvrage de N. Elisséeff, 3 vols. Damas 1967 ; sur Dirghām, l'article de M. CANARD dans *Encycl. de l'Islam*.

⁽²⁾ Sur ces auteurs, en dehors de l'article cité p. 27 n. 1, voir l'introduction à mon édition de la section ayyubide de l'histoire d'Ibn al-ʿAmīd, dans le *Bulletin d'Etudes Orientales*

(Damas), XV/1956-57, avec la notule de correction dans *Arabica* VI/1959, p. 198 ; sur le *Taʾrīkh Ṣāliḥī*, ma *Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, 1940, p. 69.

⁽³⁾ *Kitāb al-Raḍḍatāin*, éd. Muh. Hilmi, p. 419-420 (ancienne éd. Caire 1287, I, 166).

les gouvernements des émirs, etc. ⁽¹⁾. Après sa mort et le vizirat de son fils, quand Shāwar chassa ce dernier du vizirat et s'en empara, il fit emporter plus de cinq cent mille dinars de la fortune de Ṭalā' et de son fils, et il en revint à ses enfants Ṭayy, al-Kāmil (et al-Ṭārī) une fortune considérable en espèces, bêtes, et armes ; al-Ṭārī avait la situation et la fortune les plus élevées ; il leur revint des richesses dans leurs gouvernements comme nul n'en avait eu avant eux. Tout ce que Shāwar avait acquis au temps de son gouvernement, il n'en avait pas laissé chez lui un dirham, mais avait tout mis en dépôt chez les Arabes, il jugeait leurs affaires et gérait leurs biens, et les Arabes s'étaient enrichis à tel point qu'on disait d'eux qu'ils mesuraient leurs biens au bol *qadh* et racontait de l'un qu'il était un homme d'un bol, un autre de deux, etc. Pendant son vizirat les Arabes ne quittaient pas Bāb al-Futūḥ et Bāb al-Naṣr ⁽²⁾. Shāwar nomma un de ses frères au commandement de la Gharbiya, un autre à celui de la Sharqiya ⁽³⁾, le pouvoir lui fut fermement acquis, et le monde fut à ses pieds ; alors les Arabes mirent la main sur les récoltes du Ḥauf, les pillèrent et portèrent atteinte aux concessionnaires d'*iqṭā's*, sans que Shāwar leur manifestât aucune réprobation, parce qu'il avait l'idée de faire d'eux son soutien et son renfort, comme avait fait le vizir Ruḍwān, dont Shāwar était un émire et respectait le mode d'action ⁽⁴⁾. Quant aux Francs, ils envoyèrent à plusieurs reprises demander le renouvellement du tribut usuel ⁽⁵⁾.

En ramadhan 558, huit mois après le début de son vizirat, Shāwar fut excité par son fils Ṭayy contre al-ʿĀdil Ruzzik, des craintes ayant pénétré dans leur cœur ; ils s'imaginèrent que Ruzzik avait limé ses chaînes, et voulait fuir, parce que son frère avait lancé cette calomnie ; alors Ṭayy entra chez al-ʿĀdil, et le tua ⁽⁶⁾. Puis Shāwar

⁽¹⁾ Sur ce tribut, voir Guillaume de Tyr, dans *Recueil des Historiens des Croisades*, 890, et Michel le Syrien, traduction Chabot, III, 317, pour qui le montant aurait été de 160.000 dinars.

⁽²⁾ Deux portes du Caire au contact des territoires du nord-est.

⁽³⁾ Secteurs occidentaux et orientaux de la Basse Egypte.

⁽⁴⁾ Toutes les sources s'accordent sur ce caractère du vizirat de Shāwar, et, avant lui, de celui de Ruḍwān. Le parti « arabe » avait supplanté le parti « arménien » prépondérant

au début du siècle, mais avait dû aussi céder la place par moments à des vizirs plus neutres, tels les Banū Ruzzik, appuyés en partie sur des éléments kurdes, sur la bureaucratie califale, et peut-être sur les troupes noires, attachées au régime mais non à un parti indigène.

⁽⁵⁾ Voir note 1 ci-dessus.

⁽⁶⁾ Ibn al-Furāt a déjà rapporté, plus haut en détail le meurtre d'al-ʿĀdil Ruzzik, suivant surtout la version que nous trouvons par ailleurs dans Abu Shāma d'après Ibn abi Ṭayyī.

se mit à avoir peur de Dirghām frère de Mulham, le Maître de sa Porte. La méfiance qu'ils se manifestaient en vint au point que Shāwar fit jurer à Dirghām de ne pas le trahir et de ne participer à rien contre lui. Il projetait de le faire arrêter, si bien que Dirghām, après avoir passé la nuit au Palais du Gouvernement, au matin gagna sa résidence, rassembla ses *ghulām*, et fit appeler Ibn Shāhinshāh, Asad al-Ghāwī, et 'Aīn al-Zamān, qui était arrivé du Ḥidjdjāz après le meurtre de Ṭalāī, ainsi qu'al-Khalwāṣ (?), avec leurs hommes et les pages d'al-Barqiya, ce qui composa une grosse armée au milieu de laquelle était Dirghām. Alors Shāwar se fit des idées et se persuada sans aucun doute qu'on venait l'arrêter, si bien que, sans attendre confirmation, il quitta Le Caire par Bāb al-Naṣr, comme s'il y était prêt, suivi de ses deux fils al-Kāmil et al-Ṭārī, et en emportant le plus possible de sa fortune. Son fils al-Kāmil Ṭayy fut tué entre les deux châteaux, où sa dépouille resta deux jours à terre ; de même furent tués le neveu de Shāwar, et un certain Ḥassān qui occupait auprès de ce dernier une place analogue à celle d'un fils. On pilla la maison de Shāwar et celles de ses enfants et de ses gendres, il disparut du pouvoir comme s'il n'y avait jamais été, et tout ce qu'ils avaient pris des biens des Ruzzik disparut. Quant à Shāwar il atteignit les districts d'al-Nāqūsiya ⁽¹⁾, et séjourna chez les Banū Mantūr et autres, sans que Dirghām le fit poursuivre. Son vizirat avait duré neuf mois ⁽²⁾.

Dirghām devint donc vizir, et reçut les vêtements d'honneur, et les bases de son pouvoir furent affirmées. La première chose qu'il apprit fut une attaque des Francs, qui avaient atteint al-Sadīd ⁽³⁾. Il envoya contre eux son frère Humām, qui était valeureux, Humām alla les affronter, et les mit en fuite en leur tuant beaucoup de monde. Les maudits assaillirent alors Bilbaīs, emportèrent une partie des remparts, mais furent rejetés par Humām, assisté des Banu Kināna ⁽⁴⁾. L'armée, dans sa majeure partie, gagna le Ḥauf, parce que les Arabes sillonnaient l'espace entre elle et Le Caire et tuaient tous ceux sur lesquels ils mettaient la main en disant que c'étaient des fuyards, et s'emparaient de tous leurs bagages. Mais ceux qui gagnèrent le Ḥauf furent encore plus maltraités par les paysans du pays que les autres par les Arabes, il y eut un grand nombre de tués, et tout cela fit que l'armée revint épuisée. Les Francs cependant étaient repartis pour la Syrie : Shāwar était entre Le Caire et Bilbaīs,

⁽¹⁾ M'est inconnue.

même *supra* 169 r°.

⁽²⁾ Sur la chute de Shāwar, voir l'article *Dirghām* de l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, avec la bibliographie, et Ibn al-Furāt lui-

⁽³⁾ Localité inconnue.

⁽⁴⁾ Tribu arabe partiellement émigrée en Egypte.

à l'est de la première avec ses partisans arabes, n'ayant rallié ni l'armée ni les Francs, il était plutôt avec les Musulmans et les aidait ; toutefois les Francs avaient entendu dire que le Sultan était entre eux et Le Caire, et c'est pourquoi ils quittèrent Bilbaïs et rentrèrent en Syrie en emmenant leurs prisonniers, parmi lesquels un des plus grands émirs du régime, al-Qaṭūrī ⁽¹⁾.

Lorsque Humām, frère de Dirghām, revint au Caire, il régna entre eux une concorde si parfaite qu'on les eût dits associés au vizirat : chacun faisait des diplômes, accordait des concessions, des faveurs, etc., et ce que l'un faisait l'autre lui donnait force exécutoire. Dirghām d'ailleurs ne recueillit de son vizirat aucun bénéfice, car le trésor des vizirs avait été dilapidé, détruit, volé, et tout ce qu'il recevait il le dissipait, en faisait des dons et des faveurs et n'en thésaurisait rien, mais cherchait à se concilier par ce moyen les émirs, car il n'avait pas aspiré au vizirat, et tâchait par tous les moyens de gagner les cœurs. Il avait donné à al-Murtafi' al-Khalwāṣ le gouvernement de la place d'Alexandrie, malgré l'aversion qu'il avait pour lui et ses compagnons, Ibn Shāhinshāh, le plus important, 'Aīn al-Zamān, Asad al-Ghāwī, Ibn al-Zubd et autres ⁽²⁾. On dit que Dirghām apposa des gens pour assaillir al-Khalwāṣ à Alexandrie, et que celui-ci maîtrisa les émissaires du vizir et les contraignit à avouer leur mission. Chacun de ces émirs avait l'idée qu'il était plus digne du vizirat que Dirghām, car celui-ci était le moindre d'entre eux et ne jouissait pas de la même réputation qu'eux. Murtafi' al-Khalwāṣ trouva bon de grouper ses *ghulām* et ses partisans des tribus. Il était sûr de la population d'Alexandrie, depuis ce qui s'était passé entre eux et un de leurs gouverneurs du nom d'Ibn al-Ḥādīb, qu'ils avaient renversé en tuant ses esclaves et son secrétaire et en pillant sa résidence et tous ses biens, en raison de son gouvernement oppressif ⁽³⁾. Murtafi' al-Khalwāṣ se mit donc en campagne à partir d'Alexandrie. La nouvelle en parvint à Dirghām qui sans mot dire fit arrêter Asad al-Ghāwī, Ibn Shāhinshāh et (Ibn) 'Aīn al-Zamān, puis envoya son frère Humām combattre

⁽¹⁾ Les Histoires traditionnelles des Croisades (Grousset, II, 448) ne connaissent d'autres sources sur ces faits que Guillaume de Tyr 890 et une lettre d'Amaury de Jérusalem à Louis VII de France. Il en est question cependant, outre le présent récit, également dans *al-Duwal al-Munqaṭi'a* inédites d'Ibn Zāfir al-Azdi. Il est curieux que ni l'un ni l'autre des deux auteurs musulmans ne fasse

allusion à l'ouverture partielle des digues invoquée du côté chrétien comme cause du départ de l'armée franque.

⁽²⁾ Ces émirs (voir déjà *supra*) et leur meurtre sont déjà cités dans Ibn al-Furāt 169 v° ; cf. Ibn abī Ṭayyī dans Abū Shāma, éd. ancienne p. 165.

⁽³⁾ Je n'ai pu repérer de quels faits il s'agit.

Murtafi' al-Khalwāṣ. Après le départ de l'armée Dirghām brutalement mit à mort les trois émirs et jeta leurs dépouilles à la rue. Au matin les gens les virent, et en répandirent la nouvelle, qui atteignit Murtafi' al-Khalwāṣ. Celui-ci en perdit toute assurance, car il n'avait conçu aucun doute sur les promesses de victoire que tout le monde lui avait faites avant son départ d'Alexandrie ; mais, par ses exécutions, Dirghām l'avait devancé, et, avant même l'arrivée de l'armée et de Humām à al-Baḥīra et al-Ta'diya ⁽¹⁾, tous les émirs de Murtafi', à la nouvelle des exécutions et de l'approche de l'armée, s'étaient dispersés. Alors les Arabes, voyant que Murtafi' ne gardait plus qu'une petite troupe, se tournèrent contre lui, et des Banū Sanbas le firent prisonnier et l'amenèrent à l'émir Humām qui de son côté avait pris des hommes de l'armée rebelle, dont Ibn al-Zubd. Et Humām ramena son armée, victorieux, avec al-Khalwāṣ prisonnier. Lorsqu'il arriva au Caire, Dirghām en conçut une grande joie, et, allant en hâte se faire remettre le prisonnier, sur le champ le fit attacher en dehors de Bāb Zuwayla ⁽²⁾ et le fit crucifier. Et Dirghām resta vizir avec ses frères, comme nous l'avons dit ⁽³⁾.

Cependant les Francs firent demander la reprise du tribut antérieurement convenu ; Dirghām faisait traîner l'affaire, disant tantôt qu'il n'avait de ressource que le sabre et ne traiterait pas, tantôt qu'il traiterait lorsqu'il aurait reçu les pigeons envoyés de Bilbaïs par son frère Ḥusām, gouverneur d'Ashmunāin ⁽⁴⁾. Ce Ḥusām avait traité injustement le peuple avant le vizirat de Dirghām, et avait encore empiré depuis — ses frères là-dessus valaient mieux que lui — ⁽⁵⁾. Mais lorsque le vizir eut lu le message attaché au collier des pigeons, il trouva que le contenu en était l'annonce de l'approche de Shāwar et de Shīrkūh le Turc ⁽⁶⁾, arrivés à al-Karāim ⁽⁷⁾ à la tête d'une grosse armée turque. Dirghām en fut très troublé, et se prépara à envoyer l'armée (contre l'ennemi). Le 29 djumādā I^{re} 559 au matin la nouvelle se répandit, et les gens, inquiets, se succédaient, errant de place en place à leur habitude,

⁽¹⁾ La Baḥīra est la province à l'est d'Alexandrie ; je ne connais pas al-Ta'diya.

⁽²⁾ Porte centrale de la muraille est du Caire.

⁽³⁾ Sur ces faits voir aussi Ibn al-Furāt lui-même ans 557-558 et Abū Shāma cité *supra* p. 29 n. 3.

⁽⁴⁾ Grosse localité de moyenne Egypte (sans rapport avec Bilbaïs), mais il s'agit peut-être d'Ashmun, au nord du Caire.

⁽⁵⁾ Ibn al-Furāt confirme cette réputation d'après une autre source (Ibn Ṭuwayr?) en 558, 163 v°.

⁽⁶⁾ Shīrkūh, comme son neveu Saladin, était kurde, mais commandait une armée en grande partie turque, et, globalement, les Egyptiens les considéraient souvent comme « ghuzz » (=Turcomans, terme péjoratif) ou tures.

⁽⁷⁾ M'est inconnu.

s'approvisionnement en eau douce (?), en vivres et en bois, saisis de peur. Le 1^{er} djumādā second, l'émir Humām se mit en route à la tête d'une armée de quelque six mille cavaliers, dont la plupart avaient des chevaux marqués et des cuirasses de prix, et des armes qu'aucun empire n'eût pu égaler. Et, à voir cette armée ardente, son départ au cœur délié avec l'espérance au large, bref une armée telle qu'on en avait jamais vu, tout le monde la crut déjà victorieuse. La bataille eut lieu le mardi 4. On entendit un Turc de l'armée syrienne dire : « Par Dieu, nous avons désespéré de la vie en voyant cette armée nombreuse de gens montés quand nous étions à pied, équipés quand nous étions nus, reposés quand nous étions fourbus, affamés, assoiffés. La plupart d'entre nous, au jour de la halte, avions notre cheval mort, notre bête de somme morte, les pieds gonflés, nous étions dans une situation critique, et nous accusions Shāwar, lui disant : « Quoi? Tu nous dis que ton Sultan t'a appelé à l'aide, que l'armée d'Egypte ne te combattra pas, qu'elle est contente de toi et de ta venue : et tu nous jettes dans cette épreuve? ». Mais lui : « Ayez confiance : la victoire est en Dieu ». Et il en fut ainsi. Lorsqu'ils s'avancèrent sur nous, nous montâmes sur une hauteur, et nous fûmes sur le point, en raison de leur multitude, de subir une grande défaite » ⁽¹⁾.

Lorsque la bataille s'engagea, les émirs Nāṣir al-dīn Humām et Fakhr al-dīn Ḥusām, frères de Dirghām, chargèrent l'armée de Shīrkūh et Shāwar. Mais l'émir Humām, atteint d'une flèche, s'écarta et chercha autour de lui quelqu'un de son armée ; il ne trouva personne, car les Arabes, qui occupaient son aile gauche, sous les flèches s'étaient enfuis, et toute l'armée avait suivi, refluant dans Bilbaïs par la Porte de Syrie, avec les Turcs sur les talons, qui ramassaient des tas de prisonniers et prirent tous les bagages, les chevaux, les armes, les engins et les munitions de l'armée égyptienne. Seul échappa l'émir Humām, qui arriva au Caire à l'aube du mercredi 5, blessé, les flèches non extraites, à moitié étranglé par l'une. Quant à son frère Fakhr al-dīn Ḥusām, il se cacha à Bilbaïs dans un endroit qu'indiqua un Kinānite en vengeance du mal qu'il avait fait aux siens — châtement du mal — il fut pris, tué, et porté à Shāwar ⁽²⁾.

Après quoi Shāwar et Shīrkūh se remirent en marche et parvinrent devant Le Caire par le faubourg du Tādj au matin du jeudi 6. Shāwar avait envoyé des

⁽¹⁾ Réflexion semblable, dans la bouche de Shīrkūh, dans Ibn abī Ṭayyī.

⁽²⁾ Sur cette bataille voir Ibn al-Furāt lui-même antérieurement et Abu Shāma 166.

Turcs à Muniat al-Shāirah⁽¹⁾ pour protéger contre toute surprise les soldats qui s'y trouvaient, sans faire de mal; l'armée se répandit dans les propriétés et dans al-Muniat pour y chercher de quoi manger et nourrir ses chevaux. Dirghām avait adressé des messages à toutes les provinces en leur annonçant ce qui se passait, et tout le monde avait des Turcs une peur terrible, et disait : « Ce sont des étrangers dont nous devons craindre qu'il arrive des événements inouïs, nul ne peut trouver à s'accommoder de leur tempérament ». Quand Shāwar arriva avec les troupes qui l'accompagnaient et campa à al-Kharqāniya⁽²⁾ et environs, Dirghām rassembla tous les soldats à pied, les Riḥāniya, les Djuyūshiya⁽³⁾, etc. au-dedans du Caire; puis Shāwar campa à al-Tādj⁽⁴⁾, dans la banlieue du Caire, et resta quelques jours à faire reposer ses hommes; mais ils étaient déjà tous reposés, avec les bêtes, engins et armes ramassés dans la bataille de Bilbaïs, qui les avait enrichis et gonflés d'espoir. Alors Shāwar les réunit et leur fit prêter serment de ne pas le trahir ni le livrer ni fuir autrement que sur son ordre, et de l'appuyer et le secourir. Pendant ce temps ses éclaireurs arabes ne cessaient de harceler les troupes de Dirghām du côté d'al-Ṭabbāla⁽⁵⁾. Pourtant, à voir la cavalerie d'avant-garde, les gens d'al-Muniat pensèrent que l'armée du Caire était forte et tenait la victoire, ils se détachèrent de Shāwar et tuèrent les Turcs : alors Shāwar la fit mettre à sac, et la population subit un châtement exemplaire. Cependant Shāwar continuait de faire harceler des corps de troupes de Dirghām par ses Arabes du côté d'al-Ṭabbāla; l'armée (du Caire) sortait alors, mais ne dépassait pas Kūm al-Fuṣūl⁽⁶⁾. Ensuite Shāwar avança vers Le Caire par le côté d'al-Maqsam (?)⁽⁷⁾, l'armée de Dirghām l'attaqua, et, d'une seule charge, lui infligea une sérieuse défaite. Alors Dirghām rempli de joie fit venir le Grand Cadi et lui dit d'apporter tout l'argent qu'il avait en dépôt. « Mais, Maître, dit le Cadi, c'est l'argent des orphelins, comment le prendre? — La situation, dit Dirghām, est trop grave pour s'arrêter à cela. « Et le cadi s'exécuta. Mais lorsque les gens virent Dirghām prendre l'argent des orphelins, ils comprirent toute sa faiblesse, et se

⁽¹⁾ Peut-être Munyat al-Siradj, à deux milles du Caire au bord du Nil sur la route de Qalyūb.

⁽²⁾ M'est inconnue.

⁽³⁾ Corps de troupes dont je ne peux préciser les caractéristiques; les Djuyūshiya remontent vraisemblablement à l'amir al-djuyūsh Badr al-Djamālī, peut-être en rapport avec son « wakf djuyūshī ».

⁽⁴⁾ Faubourg nord du Caire.

⁽⁵⁾ Quartier au nord du Caire.

⁽⁶⁾ M'est inconnu.

⁽⁷⁾ Maqrīzī lit ou interprète al-Maqs, quartier bien connu au nord-ouest du Caire, près du Nil; mais sur al-Maqsam voir *Khīṭaṭ* I, 123.

rendirent compte qu'il était perdu, pour une série de raisons, d'abord cette prise des biens des orphelins, puis le meurtre d'innocents, enfin la parole violée. Là-dessus Shāwar se replia sur Barkat al-Habash ⁽¹⁾, alla à la mosquée de Sa'd al-Daula ⁽²⁾, puis gagna al-Raṣad et ses environs ⁽³⁾, et occupa Miṣr, où il séjourna quelques jours, sans que Dirghām et les siens eussent aucun moyen de l'en repousser. Shāwar rassurait les habitants et empêchait les Turcs de les maltraiter, tandis que Dirghām et son armée menaçaient de brûler Miṣr s'ils triomphaient, parce qu'ils disaient que les habitants avaient aidé Shāwar à pénétrer dans la ville, l'avaient reconnu (comme leur maître) et conseiller ; à quoi les gens de Miṣr répondaient que c'étaient les gens de Dirghām qui avaient les armes, le Califat, le Sultanat, et que s'ils avaient empêché Shāwar d'avancer il ne serait pas entré à Miṣr, et que c'était leur faiblesse qui avait fait Shāwar maître du pays ; et d'implorer Allah de trouver suffisantes leurs souffrances. Au bout de quelques jours Shāwar gagna al-Lūq ⁽⁴⁾, harcela la cavalerie de Dirghām, trouva désertes al-Manṣūra et al-Hilaliya ⁽⁵⁾, atteignit al-Anbasa al-Yanisiya ⁽⁶⁾ qu'il épargna par égard pour les faqīh Ruslān et 'Uṭhmān ⁽⁷⁾. Les gens livrèrent un léger combat, puis Shāwar et Shīrkūh avancèrent vers Bāb Sa'āda, Bāb al-Qanṭara et la maison de l'émir Djibril ⁽⁸⁾, et incendièrent celle d'Ibn Dallāl ⁽⁹⁾, d'où le feu gagna la Loulou'a ⁽¹⁰⁾.

Alors se livra la grande et fameuse bataille entre les deux partis où furent tués des deux côtés des foules dont Dieu seul connaît le nombre. Et lorsqu'il fit nuit les chefs de l'infanterie des Rihāniya dirent « Nous combattons sans l'armée qui nous jette en avant sans sortir elle-même : si nous sommes vainqueurs, que leur en coûtera-t-il ? et si nous sommes vaincus ils seront saufs ; nous avons déjà de grosses pertes. » Et il fut convenu qu'ils iraient demander l'aman à Shāwar. On dit aussi que ce dernier chaque nuit envoyait leur faire des promesses et les corrompre. Et l'on dit encore que le Calife, lorsqu'il vit la chance quitter Dirghām et se rendit compte qu'il ne gagnerait pas et que les Turcs l'emporteraient sur lui, envoya l'ordre aux armées de ne pas tirer une flèche. Alors les piétons allèrent se rendre à Shāwar qui les traita avec honneur et en tira joie et confiance. La population du Caire fut frappée de

⁽¹⁾ Au Vieux-Caire.

⁽²⁾ M'est inconnue.

⁽³⁾ Inconnus.

⁽⁴⁾ Quartier en bordure de Bāb Zuwa'ila.

⁽⁵⁾ Lecture douteuse mais confirmée par Maqrīzī.

⁽⁶⁾ La seconde forme est celle de Maqrīzī.

⁽⁷⁾ Ces personnages me sont inconnus.

⁽⁸⁾ Inconnu.

⁽⁹⁾ Inconnu.

⁽¹⁰⁾ Inconnue.

découragement, son zèle se refroidit, et l'on vit refluer tous ceux qui brûlaient de se rendre chez Shāwar, et qui abandonnaient leurs chevaux. L'armée cairote et Dirghām sortirent, mais sans dépasser Karām al-Fuṣūl, allant seulement de porte en porte. Il y avait pourtant parmi eux des cavaliers réputés pour leur valeur guerrière, tels que le frère de Dirghām, Mulham, Ibn Faradj-Allah, Ḥāzim b. abī'l-Khalīl, etc. ⁽¹⁾, qui harcelaient ceux qui les harcelaient. Mais aux appels de Dirghām à toutes les provinces n'avaient répondu que Talḥa et Dja'far ⁽²⁾, avec trois cents cavaliers, qui étaient pleins d'ardeur au combat, mais qui, décimés par les archers turcs de Shāwar, retournèrent chez eux à bout de force.

Devant la gravité de la situation Dirghām fit sonner les trompettes et frapper les tambours sur les remparts pour rassembler tout le monde, mais nul ne sortit, nul ne vint au rassemblement, tous au contraire s'enfuyaient. Dirghām crut que les soldats étaient avec son frère, il y envoya voir, et l'on y trouva en tout quarante cavaliers de la population et des émirs, et tous assis dans leurs maisons. Alors Dirghām se rendit à la Porte d'Or entouré de cinq cents cavaliers, et s'arrêta sous le belvédère ⁽³⁾, demandant que le Calife le fît ouvrir selon l'usage et le conseillât sur ce qu'il convenait de faire : c'était en effet l'habitude que le Calife donnât de ce belvédère ses ordres et ses interdictions, et promît des secours ou s'opposât au combat. Shāwar le sut tout de suite et ordonna à son fils Sulaīmān al-Tārī d'entrer par Bāb al-Qanṭara ⁽⁴⁾, en se contentant d'en prendre possession sans la dépasser d'un pas. Cependant Dirghām attendait, puis il cria : « Je voudrais que le Calife me parle, que je puisse lui demander ce que je dois faire ». Et nul ne répondit. Et Dirghām criait : « Maître, parle-moi, Maître, montre-moi ton visage dans cette adversité, Maître, au nom sacré de tes ancêtres, de par Dieu ». Et il pleurait, sans que nul lui répondît. Le soleil baissait, on approchait de la tombée de la nuit, il était plus de cinq heures, Dirghām fit signe à un esclave et lui dit de courir à la Qaṣba et de crier qu'il n'y avait plus contre Shāwar d'autre salut que les chevaux (?), puisque les Rihāniya avaient tué beaucoup de Turcs de Shāwar. Lorsque les gens eurent entendu ce cri, tous prirent leur cheval et refluérent vers Le Caire, et les chevaux et les hommes se pressaient affolés de tous côtés par les quartiers et les rues comme une énorme inondation. Et quand, arrivés auprès de Dirghām, ils le virent dans cette position, avec le belvédère qui ne s'ouvrait

⁽¹⁾ Inconnus.

⁽³⁾ Du Palais Califal.

⁽²⁾ Sont-ce des personnages réels ou un dicton?

⁽⁴⁾ *Khīṭaṭ* I, 24.

pas, le Calife qui ne lui disait mot, tous ceux qui étaient accourus repartirent, sombres, disant que c'était une tromperie, que la victoire était à Shāwar ; et Dirghām resta ainsi jusqu'à 9 heures. Il ne restait plus alors avec lui que trente cavaliers, et il désespéra de la vie.

Cependant Shāwar faisait demander à al-'Āḍid l'autorisation d'entrer au Caire, qui lui fut accordée. Il envoya alors à son fils l'ordre d'entrer dans la ville, ce qu'il fit. Dirghām entendit alors des éclats de trompettes formidables, comme on en avait jamais entendu, provenant des Turcs du fils de Shāwar du côté des marchands de paille ⁽¹⁾. Il s'enquit, et on lui dit qu'al-Tārī, le fils de Shāwar, donnait l'assaut contre lui ; alors il s'enfuit droit devant lui vers Bāb Zuwaïla. Les gens s'aperçurent de sa fuite, et enlevèrent des munitions à ses hommes, poussant des vociférations contre lui et méritant bien le nom de traîtres, puisqu'ils se réjouissaient dans les épreuves, se félicitaient du mal d'autrui, et le jalouaient dans la chance. Tantôt on appelait sur lui la bénédiction sans raison, tantôt on le maudissait, et les frères de celui dont durait la chance. Lorsque Dirghām eut franchi Bāb Zuwaïla, avec les gens criant et l'insultant, un Syrien le rattrappa, et Dirghām lui demanda de l'amener à Shīrkūh, lui promettant ce qu'il désirait. Mais le Syrien n'accepta pas, lui porta un coup de lance, le jeta à terre, descendit de cheval, et lui coupa la tête, près du mashhad de Sayyida Nafisa bint Ḥasan b. Zaïd b. Ḥasan b. 'Alī b. abī Ṭālib ⁽²⁾, à la fin de djumādā second ⁽³⁾. On dit aussi que Muḥam à la fin s'enfuit du côté de la mosquée du Figuier, et que là il fut tué par un Turc qui lui enleva ses armes, puis trouvé par un autre homme qui lui coupa la tête et l'apporta à Shāwar ; celui-ci la fit placer au bout d'une lance et promener publiquement ⁽⁴⁾. On dit d'autre part du Syrien qui apporta la tête de Dirghām à Shīrkūh, qu'il lui raconta la rencontre, et que Shīrkūh,

⁽¹⁾ *Khīṭaṭ* I, 468.

⁽²⁾ Tombeau fameux, à Fusṭāṭ, sur lequel voir *Khīṭaṭ* II, 440-442.

⁽³⁾ Je continue le texte d'Ibn al-Furāt, parce que, jusqu'à la fin de ce chapitre, il est certain, en raison de la continuité du récit et du parallélisme avec le résumé de Maqrīzī, qu'Ibn al-Furāt a encore notre source sous les yeux. Mais il y mélange maintenant d'autres emprunts, en partie à Ibn abī Ṭayyī, sans parler de Shafī', dont les limites, contraire-

ment aux habitudes de notre auteur, sont parfois difficiles à préciser.

⁽⁴⁾ Tout ceci, depuis la fin de la citation de Shafī', repose essentiellement, sinon exclusivement, sur Ibn abī Ṭayyī, sans que l'absence d'un ou deux menus détails dans les passages parallèles d'Abu Shāma empruntés à Ibn abī Ṭayyī soit une objection, puisqu'il dit qu'il le résume. La suite est apparemment de nouveau empruntée à notre source.

péniblement affecté, le frappa violemment, jusqu'à ce que Shāwar eût intercédé en sa faveur. La dépouille de Dirghām resta deux jours gisant à terre, puis on l'enterra à al-Qarāfa⁽¹⁾.

Et regarde combien de façon suggestive se ressemblent ces actions : le fils de Shāwar fut tué le vendredi 21 ramadhān 558 et lui-même le 22 ramadhān, et avec lui son cousin Ḥassān ; et Dirghām tua Ibn Shāhinshāh Ibn 'Aīn al-Zamān et 'Asad al-Ghāwī, et l'on dit que la mère de 'Aīn al-Zamān vint trouver Dirghām et lui dit : « Tu as brûlé mon cœur avec mon fils, Dieu ne me fasse pas mourir avant que ta mère ait versé autant de larmes qu'il m'en a fait verser, et que mon cœur en soit refroidi et le sien brûlé ». Et ainsi en fut-il, Dirghām et son frère furent tués, ce vendredi, et Dieu brûla le cœur de leur mère.

Lorsque Shāwar avait quitté Le Caire et était allé à Damas, son fils Shudjā' dit al-Kāmil, ses gendres et son frère étaient revenus en Egypte et avaient demandé l'aman à Dirghām par l'entremise de son frère Humām. Le premier vizirat de Shāwar avait duré neuf mois, et celui de Dirghām dura de même neuf mois. Dirghām était un des plus nobles émirs et des plus distingués cavaliers, il excellait au jeu de polo, au tir de la flèche et du javelot, il calligraphiait comme Ibn Muqla, et versifiait de remarquables *muwashshah*.

⁽¹⁾ La suite, installation de Shīrkūh et Shāwar etc., repose fondamentalement sur Ibn abī Ṭayyī ; s'il y a quelques emprunts à notre source, en tous cas non avoués, ils ne peuvent être qu'exceptionnels ; sans doute, après la mort de Dirghām, patron de l'auteur, n'avait-elle plus d'intérêt, et il n'est même

pas sûr qu'elle dépassait la venue de Shīrkūh et s'étendait à son séjour.

En 192 r° Ibn al-Furāt rétrospectivement signale que Dirghām avait appelé les Francs à son secours contre Shāwar ; le roi franc aurait répondu qu'il attendait une demande du Calife, les vizirs étant trop instables.

وراثت في جزؤ (؟) لطيف سماء مؤلفه اخبار الدولة المصرية وما جرى بين الملوك والخلفاء من الفتن والحروب من أيام الأمر إلى أيام شيركوه ولم يذكر اسم مؤلفه فنقلت منه أن الصالح بن رزيك وزير الديار المصرية كان قد قرّر للفرنج مالا يحمل إليهم في كل سنة من جوارى المستجدين ومن ولايات الأمراء وغيرهم وكان مقداره ثلاثة وثلاثين ألف دينار في كل سنة فلما مات طلائع وولي الوزارة بعده ولده العادل رزيك ونزعه شاور من الوزارة وتمكّن منها حمل من الأموال التي كانت لطلايع ابن رزيك ولولده ما يزيد عن الخمسمائة ألف دينار وحصل لأولاده وهم طي الكامل مال عظيم وآلات وكراع وسلاح والطارى كان في المنزلة عظيماً وكان أيضاً ماله عظيم وحصل لهم في ولايتهم من الأموال ما لم يحصل لأحد قبلهم وكان شاور كلما يحصل له في أيام ولايته من المال لا يترك في داره منه الدرهم الفرد بل يودعه عند العربان ويقضي حوالهم ويدبّر أمورهم وكانت العربان قد كثرت أموالها حتى قيل عنهم أنهم كانوا يكيلوه بالقدح ويتحدثون أن فلان له قدحين وفلان له ثلاثة أقداح وفلان له كذا وكذا || وكان العربان في وزارته لا يفارقون باب الفتوح وباب النصر وولي أحد إخوته الشرقية والآخر الغربية واستقرّ له الملك ودانت له الدنيا واستولى العربان في تلك السنة على غلّة الخوف ونهبوها وطمعوا في المقطعين فلم ينكر عليهم الوزير شاور لأنه كان في نفسه أن يجعلهم له رداً وعدة كما جعلهم الوزير رضوان قبله وكان شاور من جملة أمراء الوزير رضوان وحفظ تلك الصورة التي كان رضوان يفعلها وتواصلت رسل الفرنج يطلبون العادة من الوزير شاور فلما كان شهر رمضان من سنة ٥٥٨ وقد مضى من وزارته ثمان شهور وأيام أغرى شاور ولده طي بالعادل رزيك بن الصالح طلائع وكان شىء أوقعه الله في قلوبهم من الخوف وسنحوا أن رزيك برد القيد وأراد الهروب وأن أخاه غمز عليه فدخل طي إلى رزيك فقتله ووقع في قلب شاور الخوف من ضرغام أخو ملهم صاحب بابه وتكاشفوا في ذلك إلى أن استحلف شاور ضرغام أنه لا يغدره ولا يخون ولا يمالئ وكان شاورهم أن يقبض على ضرغام فبات في دار السلطان فلما أصبح ركب إلى داره وجمع غلمانته وأرسل إلى ابن شاهنشاه وأسد الغاوي وعين الزمان وكان قد وصل من الحجاز بعد قتل طلائع والخلوص واجتمعوا هم وأصحابهم وصبيان البرقية فصاروا في عسكر كثير وضرغام معهم فتخيل شاور وحقق ظنّه ولم يشك أنهم جاءوا للقبض عليه فلم يكذب الخبر حتى خرج من باب النصر كأنه كان متأهباً لذلك ومعه ولداه الكامل والطارى وحمل معه ما قدر

185 r°

185 v° عليه من المال ثم قتل ولده || الكامل طي بين القصرين وأقامت جثته يومين ملقناً وكذلك ابن أخيه ورجل يسمى حسان كان عنده بمنزلة الولد فقتل أيضاً ونهبت دار شاور ودور أولاده ودور أصهاره وانسل من الملك كأنه لم يكن (sic) وذهب جميع ما حصل لهم من آل رزيك وسار شاور فوصل إلى أعمال الناقوسية فأقام عند بني منطور وغيرهم ولم يرسل إليه ضرغام أحد(ا) وكانت وزارته حينئذ تسع شهور .

ووزر ضرغام واخلع عليه وثبتت قاعدته فلم يشعر إلا والفرنجة قد توجهوا إلى ديار مصر وبلغه أنهم قد وصلوا السديد فأخرج أخاه همام وكان شجاعاً ووصل إلى الفرنجة والتقى معهم وصبر وهزمهم وقتل خلقاً من الفرنجة وزحف الملاحين إلى حصن بلييس وملكوا بعض السور فردهم عنه همام وبنوا كنانة وأما العسكر فان أكثره طلب الخوف بحكم أن العربان كانت يحول بينهم وبين القاهرة وكل من ظفرونها قالوا منهزم قتلوه وأخذوا ما معه والذي طلب الخوف من العسكر حل بهم من فلاحين البلاد أشد مما حصل من العرب وقتل خلق كثير وعاد العسكر خاسرين بهذه السبب وعاد الفرنجة إلى الشام وكان شاور فيما بين بلييس والقاهرة من الشرق بالعرب الذين كانوا معه لم يكن مع العسكر ولا مع الفرنجة بل انه ربما كان مع المسلمين ونفعهم وكان خبره قد وصل إلى الفرنجة بأن السلطان يحول بينكم وبين القاهرة ورحل الفرنجة عن بلييس وعادوا إلى الشام بمن أسروه من المسلمين وفيهم أحد أمرا وهو القطورى وكان من أكابر الدولة . || ولما عاد همام أخي الوزير ضرغام إلى القاهرة بعد رحيل الفرنجة كان هو وأخوه ضرغام متفقان كأنهما شركا في الوزارة كل منهما يوقع ويقطع ويوصل ويقطع ومهما فعله هذا أمضاه هذا ولم تحصل لضرغام في وزارته من المال شي لأن المال الذي كان يحصل للوزرا ينهب ويتلف ويؤخذ فجعل هو كل ما يحصل له يتلفه ويؤهبه وينعم به ولا يدخر منه شيء ويصانع به الأمرا عن نفسه لأنه كان لا يطمع بالوزارة فكان استجلب قلوب الناس إليه بكل ممكن . وكان قد ولي مرتفع الخلوأص ثغر الاسكندرية وكان قد استأزت نفسه منه ومن رفقة ابن شاهنشاه وكان أكبرهم وأجلهم وعين الزمان وأسد الغاوى (؟) وابن الزيد وذكر أنه دبّر من يقفز على الخلوأص في الاسكندرية وأن مرتفع الخلوأص ظفر بالقوم الذين بعثهم ضرغام وقرّرهم فأقرّوا وكان في نفس كل واحد من هؤلاء الأمراء المذكورين أنه أحق بالوزارة من ضرغام لأنه كان أقلهم لم يذكر قط كما ذكروا فحسنرت لمرتفع الخلوأص نفسه أن جمع غلمانته ومن معه من القبائل وكان مرتفع الخلوأص قد أحس أن أهل الاسكندرية عقيب ما كان جرى بينهم وبين وال كان عندهم يعرف بابن الحاجب وقيامهم عليه وقتل غلمانته وكاتبه ونهب داره وجميع ما كان معه لما

186 r°

عاملهم بالسيرة القبيحة وسار الأمير مرتفع الخلوأص وخرج من الاسكندرية ووصلت الأخبار بذلك إلى الوزير ضرغام فأتكلم حتى قبض على أسد الغاوى وابن شاهنشاه وابن عين الزمان ثم سير أخوه الأمير همام بالعسكر ليلقوا مرتفع الخلوأص وبعد خروج العسكر من القاهرة بطش الوزير ضرغام بأسد الغاوى وابن شاهنشاه وابن عين الزمان وقتلهم || ورمى 186 v° جثثهم خارج الطريق فلما أصبح الناس ورأوا القتلى أشاعوا ذلك وسارت به الأخبار ووصل خبرهم إلى الأمير مرتفع الخلوأص فبطلت مضاربه لأنه كان بلا شك وعدوه الجماعة قبل خروجه من الاسكندرية بالنصرة فسبقهم الوزير ضرغام وقتلهم وقبل وصول العسكر وهمام إلى البحيرة والتعدية تغلغل جميع الأمراء مرتفع الخلوأص لما بلغهم قتل الامراء وخروج العسكر إلى الأمير مرتفع الخلوأص ولما رأى العربان تغلغل أصحاب الأمير مرتفع الخلوأص وصار في طائفة يسيرة طمعوا فيه وقبضوا عليه من سنبس وينصحوها به إلى الأمير همام بعد قبض همام على قوم كانوا معه في العسكر منهم ابن الزبد وعاد الأمير همام بالعسكر وقد ظفر بالأمير مرتفع الخلوأص معه أسير فلما وصل على القاهرة فرح أخوه الوزير ضرغام وبادر بمرتفع الخلوأص وضرب رقبة خارج باب زويلة وصلبه . وأقام الوزير ضرغام واخوته على ما ذكرنا .

ورسل الفرنج يتردد في طلب مال الهدنة وهو يدافع عنها ويعيق الرسل وتارة يقول لهم ما عندي إلا السيف ولا أهادن وتارة يقول أهادن حتى وقعت طيور طيرها أخوه حسام من بليس وكان والي الشرقية وكان يُظلم الأمة قبل وزارة أخيه ضرغام وفي حال الوزارة أشد وكان بقية اخوته أصلح منه في ذلك فلما قرا الوزير ضرغام ما في تطايق الطيور وجدها تتضمن وصول الوزير شاور والأمير أسد الدين شيركوه التركي إلى الكرايم ومعهما من الأتراك خلق كثير فانزعج الوزير ضرغام وتأهّب لتسيير العساكر || وأصبح الناس يوم التاسع والعشرين 187 r° من جمادي الأولى سنة ٥٩ هذه السنة وقد شاع ذلك بينهم فخافت أنفسهم وابتدلوا ستلوا من مكان إلى مكان على عادتهم ويحصلوا المالحو(؟) والأقوات والأحطاب ووقع على الناس الخوف وتوجه الأمير همام بالعساكر في أول جمادي الآخرة سنة تسع وخمسين هذه السنة وخرج معه من العساكر مقدار ستة ألف فارس وأكثر بالخيول المسومة والدروع المثمنة (؟) والسلاح الذي يعجز عنه سائر الدول ورأى الناس ذلك العسكر ومسايرتهم وخروجهم بصدور منشرة وآمال منفسحة فظنوا أنهم منصورين لأنهم رأوا عسكراً لم يُر مثله ووصل العسكر إلى بليس يوم الأحد ثاني جمادي الآخرة المذكور ووصل الوزير شاور والأمير شيركوه بالعساكر الشامية يوم الاثنين ثالث جمادي الآخرة المذكور والتقوا يوم الثالث رابع جمادي

الآخرة المذكور . فسمع بعض الترك من عسكر الشام يقول والله لقد ايسنا من الحياة لما رأينا من كثرة العساكر قوم ركاب ونحن رجاله وقوم لبس ونحن عراة ومستريحين ونحن تبعانين وجياع وعطاش وقد وقف أكثرنا وماتت خيولنا وفينا من مات برذونه وفينا من ورمت رجله ونحن على حال منادية (؟) وقد لما شاور وقلنا له يارجل أنت تقول ان ساطانك أرسل إليك يستدعيك وأن جند مصر ما يقاتلونك وهم راضون بك وبوصولك ورميتنا في هذه المصيبة التي فعلت بنا فقال اثبتوا فالنصر من عند الله وكذا كان فلما رجعوا إلينا طلعنا على ربوة وأشرفنا منهم على جوف عظيم لكثرتهم . فلما التقى الفارقان حملا الأمير ناصر الدين همام والأمير فخر الدين حسام أخوي الوزير ضرغام في عسكر الأمير شيركوه والوزير شاور وجرح الأمير همام من الجانب بعد أن لحقه جراح من السهام والتفت || يطلب معه أحد من العسكر فلم يجده وسبب ذلك أن ميسرة عسكر الأمير همام كان فيها العرب فلما رأوا الشباب انهزموا وانهزم العسكر بهزيمتهم وعاد جميعه إلى بلبيس وعسكر شاور في أعقابهم ودخلوا جميعهم من باب الشام والترك في اثرهم فأسروا منهم جماعة وأخذوا جميع ما معهم من الزموم والخيول والسلاح والآلات والعدد ولم يفلت منهم إلا الأمير همام فانه وصل إلى القاهرة سحر يوم الأربعاء خامس جمادي الآخرة المذكور مجروح ومعه سهام لم تخرج وهو على الخنيق قضية وأما أخوه الأمير فخر الدين حسام فانه اختفى في بلبيس في مكان دل عليه بعض الكنانية لما كانوا يلقون من ظلمه فهذه عاقبة الظلم فأسر فقتل وحمل مع الوزير شاور ثم شاور وشيركوه (و) وصلوا إلى القاهرة بكرة يوم الخميس السادس من جمادي الآخرة المذكور ونزلوا عند التاج بظاهر القاهرة المحروسة وكان شاور قد أرسل بعض الترك إلى منية الشيرج ليحفظ من بها من الجند لا يوذوهم (كذا) وكان العسكر قد انبث في الاملاك والمنية يريدوا ما يأكلوا ويعلفوا عليهم وكان الوزير ضرغام قد كاتب سائر الأعمال يستنفرهم ويستدعيهم ويخبرهم الخبر وكان الناس قد خافوا من الترك خوفاً عظيماً وقالوا غربا لا نأمن أن يحدثوا حوادثاً لا نعرفها ولا لأحد بأخلاقهم طاقة فلما وصل الوزير شاور بمن معه من العساكر ونزل على الخرقانية وما يليها ضمَّ الوزير ضرغام جميع الراجل والريحانية والحيوشية وغيرهم إلى داخل القاهرة فلما نزل شاور بمن معه من الحيوش على التاج بظاهر القاهرة أقام أياماً حتى استراح من كان معه وإن كانوا قد استراحوا وحصل لهم من وقعة بلبيس من الخيول والآلات والأسلحة || ما استغنوا به وطعموا وتعلقت آمالهم فجمعهم الوزير شاور واستحلفهم وأخذ عليهم العهود والمواثيق وأنهم لا يغدروه ولا يسلموا ولا ينزمو إلا عن غلبة وأن يكونوا عوناً له ونصرة وكانت طوالعه أبداً من العربان يطارد عسكر الوزير ضرغام في أرض

الطبالة فلما وقع الطراد ظن أهل المنية أن عسكر القاهرة فيهم قوة ولهم نصرة فعطفوا على عسكر شاور وقتلوا الترك فأمر الوزير شاور بنهب منية الشيرج فنهبت وحلّ بأهلها أشد النكال وأقام شاور بمن معه من العربان يطارد بعض عسكر ضرغام في أرض الطبالة ويخرج العسكر فلا يتعدا كرم الفصول وتوجه الأمير شاور بمن معه إلى القاهرة من ناحية المقسم فخرج إليهم عسكر الوزير ضرغام وحملوا عليهم حملةً واحدةً فهزموهم هزيمة عظيمة ففرح الوزير ضرغام بذلك فرحاً عظيماً وأحضر قاضي القضاة وقال له تحمل جميع ما في المودع من الأموال فقال يا مولانا هذه أموال الأيتام كيف يحمل فقال الأمر أشد من ذلك فحملها فلما علم الناس أن ضرغام أخذ أموال الأيتام علموا ضعفه وعلموا أنه هالك من عدة وجوه أولها أخذ أموال الأيتام والثاني قتل من لم يذنب والثالث الإيثار الحائثة ثم أن الوزير شاور رحل وطلب بركة الجيش وتقدم إلى مسجد سعد الدولة ثم قصد الرصد وما يليه وملك مصر وأقام بها أياماً ولم يكن للوزير ضرغام ولا لمن معه منعة يردّه وجعل يركب في مصر ويطمئن أهلها ويمنع الأتراك عن أذيتهم وكان ضرغام والعسكر قد تواعدوا أهل مصر وقالوا إن ظفرنا بشاور لنحرقن مصر بما فيها لأنكم || مكنتموه من دخولها وبايعتموه وشاريتموه فقالوا لهم أتم أرباب السيف وفيكم الخليفة والسلطان والعساكر ولو منعتموه ما وصل إلينا لما عجزتم عنه استولى على البلد واستعانوا إلى الله تعالى وسألوه كفاية شهرهم . ثم أن شاور أقام بعد ذلك أياماً ونزل إلى اللوق وطارد خيل الوزير ضرغام وختل المنصورة والهلالية وتقدم إلى الانسية فمسك عنهم رعاية للفقير رسلان وعثمان وقاتل الناس قتالاً خفيفاً ثم تقدم هو والأمير شيركوه إلى باب سعادة وباب القنطرة ودار الأمير جبريل وأوقعوا النار في دار ابن دلال ووصلت النار إلى اللؤلؤة وكانت وقعة عظيمة مشهورة بين الفارقين قتل من العسكرين خلق لا يعلم عددهم إلا الله عز وجل وخرجوا فلما كان الليل اجتمع المقدمون من الرجالة الريحانية وقالوا نحن نقاتل دون عسكر مصر يلقون بنا ولا يخرجون فان كانت الغلبة لنا أي شيء جرا عليهم وإن كانت علينا كانوا سالمين وقد فنى منا رجال كثير وتقرر أن يخرجوا إلى شاور ويستامنوا معه وقد قيل أن الوزير شاور كان يُرسل إليهم كل ليلة ويعدهم ويستقصدهم . وقيل أن الخليفة لما رأى الوزير ضرغام وقد ولت عنه السعادة وعلم أنه لا يفلح وقوي عليه الترك أرسل إلى الرّماة وقال لا يُرمى أحد منكم بسهم واحد ولما أصبح خرج الرجل (كذا) إلى الوزير شاور وسلموا أنفسهم إليه فأكرمهم وفرح وقويت نفسه ووقعت على أهل القاهرة خدمة وبردت نياتهم ورجع كل من كان يلهب على الخروج وجاؤا عن الخيل وخرج العسكر والوزير ضرغام ولم يتعدا أحد كرم الفصول ولم يزالوا يترددون من باب

188 v°

إلى باب وكان فيهم فرسان مشهرين بالحرب مثل ملهم أخو الوزير وابن فرج الله وحازم ابن أبي الخليل وجماعة وكانوا يطاردون من يطاردهم وكان ضرغام لما كتب يستنفر الناس لم يصل إليه من سائر النواحي || سوى طلحة وجعفر وصلوا في ثلثائة فارس وكانوا يصطلوا الطراد والحرب فأهلكهم الترك أصحاب شاور بالنشاب وعادوا إلى أهاليهم خاسرين . ولما رأى الوزير ضرغام هذا الأمر وشدته أمر بضرب البوقات والطبول على الأسوار لاجتماع الناس فلم يخرج أحد ولم يجتمع أحد وتفلس الناس وكان يظن أن الجند عند أخيه فبعث ينظر من عنده فلم يجد سوى أربعين فارساً من الأهل والأمراء كلهم قد جلسوا في دورهم فعاد الوزير ضرغام إلى باب الذهب وحوله خمسمائة فارس فوقف تحت الطاق وطلب الخليفة أن يفتح الطاق على جاري عادته ويكلمه ويشير إليه بما يفعل وكانت هذه عادة خليفة مصر يأمر وينهي من الطاق ويعد بالنصر أو يمنع من القتال ففي الحال بلغ شاور ذلك فأمر ولده سليمان الطاري أن يدخل من باب القنطرة ولا يتعدا خطوة واحدة بل يملك الباب ويقف فلما طال على الوزير ضرغام الأمر نادى أريد أمير المؤمنين يكلمني لأسأله عن ما أفعل فلم يجبه أحد فصاح يا مولانا كلمني يا مولانا أرني وجهك الكهم يا مولانا بحرمة أجدادك على الله وهو يبكي فلم يجبه أحد فقربت الشمس وتنقل إلى ناحية الظل حتى انقضى من النهار خمس ساعات أوصى إلى أحد غلمانه وقال له اركض في القصة وصح ما كانت إلا مكيدة على شاور وقد قتل الريحانية جماعة من الترك أصحاب شاور فلما سمع الناس ذلك أخذوا خيلهم وعادوا إلى القاهرة وكانت الخيل والرجالة يهرعون من كل جانب من الحارات والأزقة مثل السيل العظيم فلما وصلوا ورأوا الوزير ضرغام على تلك الحالة والطاق لم يفتح والخليفة لم يكلمه بكلمة واحدة عاد كل من أسرع كالحين يقولون ارجعوا فهي كذابة والغلبة لشاور فبقي الوزير ضرغام || على حاله إلى التاسعة من النهار ولم يبق معه سوى ثلاثين فارساً فأيس من الحياة وراسل الوزير شاور العاضد بالله في اصلاح الحال وأن يأذن له في الدخول إلى القاهرة فأذن له فأرسل شاور إلى ولده أن يدخل القاهرة ودخل وسمع الوزير ضرغام صوت بوق عظيم لم يسمع مثله من أبواق الترك أصحاب ولد شاور فاذا به من ناحية التبانين فسأل فقالوا له الطاري بن شاور قد زحف إليك فذهب على وجهه منهزماً وطلب باب زويلة ويحقق الناس هزيمته فتخطفوا ممن كان معه بعض العدد وعطعوا عليه ولأجل هذا سُموا المنافقين يفرحون بالمصائب ويشمتون ويحسدون على النعيم وتارة يدعون للأمير بغير سبب وتارة يدعون عليه واخوان من دامت له النعم ولما خرج ضرغام من باب زويلة والعامه تلعه وتصبح عليه فالتحقه رجل من أهل الشام فقال له ضرغام أوصلي إلى الأمير

أسد الدين شيركوه ولكُ مناك فلم يقبل منه وحمل عليه وطعنه فأرداه ونزل إليه فاجتزأ رأسه عند مشهد السيدة نفيسة بنت الحسن بن زيد بن الحسن بن علي بن أبي طالب رضي الله عنهم في سلخ جمادي الآخرة وقيل في سلخ جمادي الأولى من هذه السنة وقيل قتل ضرغام عند ركن بستان عباس قبالة الجامع الطولوني قتله ابن عرب ومضى برأسه إلى شاور فأمر أن يطاف به القاهرة ويعوذ بالله من يحول الحال إلى الشر وقيل خرج ضرغام من القاهرة بعد غلق أبواب القصر في وجهه حتى وصل إلى الجسر الأعظم فقتل هناك قتله غلام طي بن شاور . وقال القاضي ناصر الدين شافعي في تأليفه نظم للسلوك في تاريخ الخلفاء || والماوك أن الأمير 190 r°

شيركوه لما وصل إلى مصر وشاور في خدمته علم الضرغام أنه قد أحيط به فأتى قصر الخلافة ونادى يا مولانا فلم يجب ووردت إليه رقعة مكتوبة فيها خذ لنفسك وانج بها فخرج هارباً فأدركوه غلمان شاور وقتلوه وقتلوا معه أخويه . وقيل أن ملهم تم هارباً إلى مسجد التين فقتل عنده قتله بعض الترك وأخذ سلاحه من عليه فوجده بعض الناس مطروحاً قتيلاً فقطع رأسه وأتى به إلى شاور فأمر بها وجعلت على رمح وطافوا بها . وقيل قتل ناصر الدين أخا ضرغام عند بركة الفيل (وقتل أيضاً فارس المسلمين) . وقيل لما حمل الشامي رأس الوزير ضرغام إلى الأمير أسد الدين شيركوه واعلمه بما جرى بينه وبين ضرغام فصعب عليه فعله وأوجعه ضرباً وأراد قتله فشفع فيه الوزير شاور وبقي جسد ضرغام ملقى يومين ثم حمل ودفن بالقرافة فانظر أنها الحاضر القلب هذه الأعمال التي يشبه بعضها بعضاً قتل ابن شاور يوم الجمعة الحادى والعشرين من شهر رمضان سنة ٥٥٨ هـ فقتل هو يوم الجمعة الثامن والعشرين من شهر رمضان الشهر المذكور وقتل معه حسان ابن عمه وقتل الوزير ضرغام ابن شاهنشاه وابن عين الزمان وأسد العارى فيقال أن أم عين الزمان خرجت وقالت يا ضرغام أحرقت قلبي على ابني لا أمانني الله ويدفق أمك ماء أدفقي ويبرد قلبي ويحرق قلبها وكذا كان قتله وأخوه يوم الجمعة وأحرق الله قلب أمهما . وكان لما خرج شاور من القاهرة وتوجه إلى دمشق عاد ولده شجاع المنعوت بالكامل وأضهار شاور وأخوه وطلبوا أمان من ضرغام على يدي همام وكانت وزارة شاور الأولى تسع شهور ووزارة ضرغام تسع شهور محررة . وكان ضرغام من أعيان الأمراء وأجلاء الفرسان وكان يجيد اللعب بالكرة ورمي السهام والرماح ويكتب كتابة ابن مقلة وينظم موشجات جيدة .